

Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES.

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, AVRIL 1888

No 3

PRATIQUES CHRETIENNES

MOYENS DE SANCTIFICATION.—FÊTE DU PATRONAGE DE
SAINT JOSEPH

(22 avril.)

Il y a près de vingt ans, l'illustre et saint Pontife, dont le monde chrétien vénère la mémoire, contemplant, plein de tristesse et d'anxiété, l'Eglise de Jésus-Christ attaquée de toutes parts avec fureur par de puissants ennemis, et abandonnée par ceux-là mêmes qui, dans les siècles passés, s'étaient fait un devoir, un honneur et une joie de la servir et de la défendre. Désespérant de trouver ici bas un protecteur pour l'épouse du Christ, il leva les yeux vers le ciel et vit, près du Sauveur, le grand patriarche Joseph, celui auquel Dieu avait donné, sur la terre, la mission de protéger l'enfance de son Fils. Alors, poussé par une de ces inspirations dont sa foi vive et son ardente piété possédaient le secret, Pie IX proclama solennellement saint Joseph, Patron de l'Eglise universelle. (Décret du 8 décembre 1870.)

L'univers catholique applaudit à cette décision et la confiance commença à renaître dans tous les cœurs fidèles. Ranimons aujourd'hui cette confiance en nos âmes en étudiant ce titre glorieux de saint Joseph. Reconnaissons encore que le virginal époux de Marie est bien justement appelé le patron de l'Eglise universelle, parce qu'il est tout à la fois le protecteur et le modèle des différentes classes qui forment la grande société catholique : le sacerdoce, la famille chrétienne, le peuple fidèle tout entier.

I.—Saint Joseph est le patron du sacerdoce catholique. Il existe une relation étroite entre plusieurs devoirs du prêtre et la mission confiée sur la terre au père adoptif

du Sauveur. Le prêtre offre une victime ; et quelle victime ? celle-là même, il est vrai, qui s'immola sur la croix, mais aussi cette même victime qui commença dans la crèche le sacrifice qui devait se consommer sur le Calvaire, et lorsque nous voyons Joseph élever l'Enfant-Dieu, ne nous paraît-il pas exercer une des fonctions les plus augustes du sacerdoce, garder et offrir au Père Eternel la même hostie que chaque jour, à l'autel, le prêtre élève vers le ciel, voilée sous les apparences eucharistiques ?

Le prêtre doit encore défendre Jésus-Christ contre ceux qui veulent le faire mourir. Ce n'est plus seulement Hérode qui conspire contre la vie de l'Enfant-Dieu. " Les nations ont frémi de rage, les rois et les princes de la terre se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. " L'enfer a soulevé contre lui toutes les puissances du monde : puissance du nombre, dans le peuple égaré ; puissance de l'or et du plaisir, dans les favoris de la fortune ; puissance de la raison, dans une orgueilleuse philosophie ; hier encore puissance du sabre et de la prison, non loin de nos frontières. Voilà les ennemis contre lesquels le prêtre catholique doit défendre Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne craint pas sans doute que son maître succombe, car le Christ ressuscité ne meurt plus. Mais ne doit-il pas au moins écarter les coups que l'impiété dirige contre le corps mystique du Sauveur qui est l'Eglise, spécialement contre l'âme des petits enfants ?

II.—Nous avons dit en second lieu que saint Joseph était le patron de la famille chrétienne. Si nous voulons trouver la cause des maux qui désolent la société, c'est dans l'affaiblissement et même dans la perte de l'esprit chrétien au sanctuaire de la famille qu'il faut la rechercher. Reportons-nous au foyer domestique des anciens patriarches, reportons-nous surtout au foyer de Nazareth. Là, Dieu bénit tous les travaux, consacre toutes les joies, console toutes les tristesses ; c'est bien lui qui réunit tous les cœurs, sanctifie toutes les affections ; il a marqué Joseph du sceau de son autorité et imprimé sur Marie celui de sa douceur. Voilà le modèle sur lequel se constitua dès l'origine la famille chrétienne. C'est dans la ressemblance avec ce type admirable qu'elle trouva pendant plusieurs siècles le principe de sa grandeur, de sa force et de sa prospérité. Il y a quatre-vingts ans, Dieu, chassé de nos lois et de la société,

fut chassé du même coup de la famille. Depuis ce jour, y est-il rentré ? Quelle place y occupe-t-il ?

Où est le temps où, chaque soir, le père de famille réunissait tous les siens au pied du vieux crucifix qui avait reçu le dernier soupir de plusieurs générations, et, comme les patriarches, offrait à Dieu, au nom de ses enfants, les prières et les actions de grâces ? Où est le temps où, à certains jours de la semaine, à certaines époques de l'année, la mère ou l'aïeule faisait devant la famille recueillie la lecture du Livre sacré ou de la vie des Saints ? Où est le temps enfin où tous les membres de la famille s'approchaient de la table sainte et rapportaient sous le toit paternel, avec de nouvelles grâces, la joie, la paix et l'union des cœurs ? Ah ! les générations élevées d'uns de tels principes étaient autrement fortes, autrement pures, autrement chrétiennes que la nôtre. La société et la patrie pouvaient alors compter sur des serviteurs aux sentiments nobles et désintéressés, et l'Eglise sur des enfants dociles, respectueux et fidèles. Quoi qu'on fasse, rien autre que la religion ne pourra rendre au foyer domestique son prestige sacré et ses grands souvenirs. Au milieu et au soir de la vie, on ne se rappelle plus guère les fêtes mondaines de la jeunesse, les premières joies ou les premières gloires de l'adolescence ; mais on garde la mémoire de cette maison paternelle, consacrée par la prière d'un père vénérable et par les larmes pieuses d'une mère tendrement aimée. On a beau dire, c'est encore là que nous avons laissé la plus grande partie de notre cœur, comme l'exprimait admirablement Lacordaire lorsqu'il s'écriait : " O foyer domestique des peuples chrétiens, maison paternelle, où dès nos premiers ans nous avons respiré, avec la lumière, l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolierions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir ! " Ah ! de grâce, rappelons Dieu dans nos foyers domestiques ; que saint Joseph soit pour ainsi dire le précurseur de ce retour, et qu'il commence dès maintenant à y faire sentir sa bienfaisante influence.

III.—Mais saint Joseph n'est pas seulement le patron du sacerdoce et de la famille, il est encore le patron du chrétien tout entier. S'il mérite ce titre, c'est qu'il s'est montré constamment le modèle de toutes les vertus qui

conviennent aux fidèles dans l'Eglise de Jésus-Christ. Quelle foi vive et profonde que celle qui le fit acquiescer, sans hésitation, à la révélation des vérités étonnantes et d'incompréhensibles mystères, comme la maternité divine de Marie, la naissance merveilleuse du Verbe incarné ! Avec quelle soumission complète le saint patriarche s'abandonne à la volonté de Dieu et à la conduite de la Providence ! sur son ordre, il prend Marie pour épouse, part en exil, revient à Nazareth, accepte et supporte, sans se plaindre, l'obscur condition d'un artisan et toutes les peines de la vie pauvre et laborieuse.

Voilà bien votre patron, ô vous, les déshérités de ce monde, vous qui gagnez votre pain à la sueur de votre front ; apprenez de Joseph à sanctifier votre travail et vos peines, en travaillant et en souffrant avec lui, en union avec Jésus et Marie.

Joseph est aussi votre patron, riches généreux et charitables, qui méritez, par les désirs de votre cœur et par votre amour des indigents, d'être mis au nombre de ces pauvres en esprit auxquels le royaume des cieux est assuré.

Quant à vous, riches plongés dans les plaisirs, insensibles et superbes, qui ne craignez pas de profaner le nom de chrétien par une conduite diamétralement opposée aux principes de l'Evangile, ne comptez pas sur le patronage de saint Joseph ; vous n'êtes point les disciples de Jésus-Christ, Joseph ne peut vous reconnaître pour ses enfants.

Mais invoquez-le surtout avec confiance, âmes pures, humbles et pieuses : il vous apprendra les secrets et les joies de la vie intérieure, il vous soutiendra dans cette route difficile de la sanctification, au terme de laquelle il vous montrera le ciel.

AIMONS LE SILENCE

S. François nous recommande, du moins indirectement, l'amour du silence, puisqu'il dit que ceux qui parlent beaucoup commettent souvent des fautes répréhensibles. Et en effet, à quels péchés s'exposent les personnes qui laissent courir leur langue sans retenue ? Que de manquements contre la charité, contre la vérité, etc. ? Que de conversations indiscrettes ou même coupables, ou du

moins inutiles dont nous aurons à rendre compte à Dieu¹ ! *Si quelqu'un*, dit S. Jacques², *ne pêche point en parlant, c'est un homme parfait. Et ailleurs³ : Si quelqu'un s'imagine être religieux et qu'il ne mette point un frein à sa langue, mais qu'il laisse dissiper son cœur de côté et d'autre, sa religion est vaine et inutile.* S. Jérôme se sert de ce passage pour nous recommander l'observation du silence ! et il dit que c'est sur cette autorité que se fondaient les Pères du désert qui étaient si soigneux à le garder.

En outre, quels biens nous procure le silence ? Il nous apprend à parler et aux hommes et à Dieu. *Aux hommes*, parce que, tout en nous faisant oublier le mauvais langage du monde, il nous donne le temps d'apprendre comment il faut parler, en nous donnant tout le loisir d'observer ceux qui sont les plus consommés dans cette science pour nous instruire par leur exemple et pour tâcher d'acquérir cette maturité, cette douceur, cette gravité et cette sagesse qui paraissent dans toutes leurs paroles. *À Dieu*, car le silence nous donne le temps de vaguer à la prière, la liberté d'esprit nécessaire pour l'oraison et la facilité de recevoir les communications divines. J'ai dit d'abord *le temps de vaguer à la prière* : " Si vous renoncez aux conversations inutiles, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*,⁴ si vous n'allez plus sans nécessité de côté et d'autre, si vous vous défaites de la vaine curiosité d'apprendre les nouvelles et les choses du monde, vous aurez assez de temps pour l'employer à de longues méditations " ; mais si vous aimez trop à parler, si vous laissez continuellement dissiper votre cœur à tous les objets qui frappent vos sens, ne vous étonnez pas que le temps vous manque toujours et que vous n'en ayez pas même assez pour vos exercices ordinaires. J'ai ajouté *la liberté d'esprit nécessaire pour l'oraison* : Si vous voulez conserver toujours la piété dans votre cœur et être tou-

1 S. Basile dit dans sa Règle : Quelles sont les paroles qu'on doit regarder comme oiseuses ?—En général, toute parole qui ne tend pas à l'utilité du prochain est une parole inutile, et quand même elle paraîtrait bonne d'ailleurs, celui qui l'a dite n'est pas exempt de faute, parce qu'il a contristé l'Esprit-Saint. C'est ce qui résulte de cette exhortation de l'Apôtre aux Colossiens : *Que votre bouche ne aisse échapper aucune mauvaise parole, et qu'il n'en sorte que de bonnes pour édifier le prochain (ch. vi.)*" Après quoi il ajoute immédiatement : *Ne contristez pas l'Esprit-Saint.*"

² Jac. III, 2.

³ Jac. I, 26.

⁴ L. I, c, 20.

jours prêt à vaquer à la prière, demeurez dans le silence et le recueillement," dit le B. Rodriguez. S. Diadoque dit très-bien que, de même que quand on ouvre souvent la porte d'un bain, toute la chaleur s'exhale bientôt par là, de même quand on ouvre souvent la bouche pour des choses inutiles, toute la ferveur de la dévotion s'en va par là : le cœur se dissipe aussitôt à mille objets : l'âme demeure dépourvue de saintes pensées ; enfin, tout l'esprit de la dévotion s'évapore en moins de rien. J'ai dit enfin *la facilité de recevoir les communications divines* : " Si vous voulez être homme d'oraison, converser familièrement avec Dieu et être toujours en état d'entendre les inspirations du ciel, dit encore le B. Rodriguez, gardez le silence et tenez-vous dans le recueillement. Car de même qu'un grand bruit nous empêche d'entendre ce qu'on nous dit, de même le bruit des paroles inutiles et le tumulte des choses du monde nous empêchent de bien entendre les inspirations divines, et de concevoir ce qu'elles demandent de nous. Dieu veut être en particulier avec l'âme, pour s'entretenir avec elle. *Je la mènerai,* dit-il, *dans la solitude et là je lui parlerai au cœur* 1, *là je lui ferai sucer le lait des douceurs et des consolations spirituelles.* Dieu demande donc de l'homme d'oraison la solitude, non pas la solitude du corps qui n'est possible qu'à un petit nombre et qui d'ailleurs ne sert à rien si elle est seule, mais la solitude de l'esprit qui nous rend étrangers aux choses du monde en nous empêchant de nous en troubler et d'y attacher notre cœur, et qui nous fait aimer le silence et le recueillement.

Imitons, sous ce rapport, notre Père S. François qui, même avant sa conversion complète, aimait à se retirer dans une grotte auprès d'Assise et n'en sortait qu'après une longue oraison, dont le changement de son visage attestait suffisamment la ferveur ; il aimait aussi à fréquenter les églises solitaires, par exemple celles où il reçut de si grandes faveurs, S. Damien où il entendit la voix du Crucifix, Notre-Dame des Anges où il eut la célèbre apparition de la Portioncule, etc. ; souvent il s'enfonçait dans les bois où plus d'une fois ses compagnons l'aperçurent ravi en extase et élevé de terre ; n'est-ce pas dans la solitude du Mont-Alverne que son corps fut marqué des sacrés stigmates ? En un mot, tout le temps où les devoirs de la charité et de la prédication ne l'appe-

1 Osée, II, 14.

laient pas dans le monde, il le passait dans la retraite, et il eût voulu y consommer sa vie tout entière, comme nous l'apprend son histoire, si Dieu n'en avait disposé autrement; du moins, il se dédommagea en portant partout avec lui l'esprit de prière. "Qu'il fût assis ou en marche, dit S. Bonaventure, au couvent ou au-dehors, livré au travail ou au repos, il semblait avoir voué à la prière son cœur et son corps, son travail et son temps. Toujours il était attentif à la voix de l'Esprit-Saint et ne laissait jamais passer sa visite sans en profiter; lorsqu'elle se présentait, il s'y laissait aller et jouissait de sa douceur aussi longtemps que Dieu le permettait. S'il était en route, il s'arrêtait, laissait ses compagnons le devancer, et goûtait dans le plus intime de son âme la grâce divine." Cet esprit de S. François passa à ses enfants; et pour ne citer que le B. Pierre de Sienna, notre frère dans le Tiers-Ordre, il porta à un haut degré la vertu de silence; mais aussi il mit quatorze ans de travail à l'acquiescer! Il ne parlait jamais que lorsque la charité lui en faisait un devoir; hors de là, il s'entretenait avec Dieu au fond de son cœur, et laissait les autres discourir à leur aise. On pourrait supposer que, comme marchand, il était obligé de s'entretenir plus ou moins longtemps avec ceux qui venaient lui acheter. Mais non; lorsqu'il avait dit une fois le prix de sa marchandise, il ne répondait plus que par signes aux observations qu'on pouvait lui faire. Ste Marie d'Ognies garda une fois le silence depuis la fête de l'Exaltation de la Croix jusqu'à Noël, mais avec tant de sévérité qu'en tout ce temps-là elle ne proféra jamais aucune parole; et cette mortification fut si agréable à Dieu qu'il lui révéla qu'à cause de cela elle ne passerait point par le purgatoire après sa mort. Sans doute un silence aussi absolu n'est pas praticable toujours ni pour tout le monde: mais du moins chacun pourrait se fixer certaines heures de la journée où il ne parlerait point sans une grave nécessité, par exemple de huit heures du soir à huit heures du matin.

Et d'ailleurs, la vertu de silence ne consiste pas à ne point parler, mais à ne parler qu'avec toutes les conditions que nous indiquent les saints, c'est-à-dire :

1° Que pour dire de bonnes choses ;

2° Que pour les dire avec une bonne intention. "Il y a des gens, dit S. Bonaventure (in *Spec. disc. v*), qui parlent bien des choses saintes; mais c'est ou afin de passer

pour dévots, ou afin de paraître habiles; l'un est hypocrisie et déguisement, l'autre est vanité et folie."

3^o Que pour les dire dans le lieu, le temps et la manière convenables, avec charité et amabilité, avec humilité surtout et modestie. On ne doit guère parler devant les vieillards, dit S. Bonaventure, ni à plus forte raison pendant la messe et la prédication, comme il nous sera recommandé au chapitre suivant. On ne doit pas non plus, selon le même docteur, parler haut; il suffit de parler de manière à ce que ceux qui sont près de vous vous entendent. Si vous voulez dire quelque chose à une personne éloignée de vous, allez la trouver et le lui dites: il n'est pas de la modestie religieuse de parler de loin et de crier à pleine tête.

Faisons attention à ne parler que dans ces conditions et nous aurons la vertu du silence.—(Abbé Fanién.)



LE PARFAIT TERTIAIRE (I)

LA VERTU DE PAUVRETÉ EST POSSIBLE, ETC.

La vertu de pauvreté séparée du vœu consiste à se détacher d'*esprit* et de *cœur* de toutes les choses de ce monde.

C'est elle qui, dégageant notre cœur des sollicitudes du siècle, lui arrachant tout attrait pour les richesses, le rendant indifférent à tout ce qui passe, le met en état de se donner tout entier à Dieu et de se rendre semblable à Jésus naissant, vivant et mourant pauvre, n'ayant pas d'autre souci que la gloire de son Père et le salut des âmes.

Saint-Paul semble décrire cette vertu quand il écrit aux Corinthiens: "Je veux vous le dire, mes frères, le temps est court: que ceux donc qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas, que ceux qui achètent soient comme ne possédant rien, et que ceux qui usent de ce monde soient comme n'en usant pas." C'est-à-dire, n'attachez votre cœur à rien de ce qui passe, et même au milieu de l'abondance soyez comme au milieu de l'indigence, nus de désirs et pauvres dans l'usage des jouissances que créent les biens de la terre.

(1) Voir Petite Revue, vol. IV, p. 402.

L'attrait que nous avons pour la Pauvreté nous rend cher tout ce qui en porte l'effigie et nous inspire de la répugnance pour tout ce qui la blesse.

La vertu de Pauvreté doit donc avoir pour effet :

1o De nous délivrer de toute attache à ce qui est de ce monde ;

2o De nous faire souffrir, avec résignation, toutes les pertes dans les biens dont elle nous détache ;

3o De nous faire aimer les pauvres comme étant dépouillés de ces choses que nous n'aimons pas pour nous et comme étant les membres de JÉSUS ;

4o De nous donner un grand attrait pour les souffrances de la Pauvreté, quand on est riche ;

5o De nous donner la patience, la douceur, la gaieté, même dans les privations, les incommodités, quand on est pauvre.

Le vrai pauvre d'esprit est détaché des choses dont il se prive volontairement, non parce qu'il poursuit un avantage dans l'avenir, comme d'amasser un peu plus de fortune en économisant présentement ou de se précautionner contre les incertitudes du sort, c'est là l'économie naturelle qui n'a aucun mérite ; mais le vrai pauvre se prive parce qu'il méprise toute satisfaction des sens, n'en voulant ni pour le présent, ni pour l'avenir.

Il se prive parce qu'il veut plaire à un DIEU pauvre et l'imiter autant qu'il lui est possible. Quoi de plus naturel que de chercher à ressembler à ceux qu'on aime ?

Il se prive avec la disposition actuelle d'être toujours privé de telle et telle satisfaction sans l'espoir de trouver sa compensation dans une autre créature, ni de la conserver pour d'autres.

De là nous voyons combien la vertu de pauvreté diffère de l'économie.

La Pauvreté consiste, disons-nous encore, à user sagement de chaque chose comme ne nous appartenant pas, nous considérant toujours comme simples dépositaires. Mais comment agissent des dépositaires raisonnables ? Ils usent des choses avec plus de prudence et de réflexion que si elles leur appartenaient en propre.

L'homme qui aime la Pauvreté par la vertu s'estime heureux d'être comme CELUI qui n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête. Il s'élève d'autant plus qu'il ressemble davantage à l'Homme-Dieu.

GRANDEUR ET SUBLIMITÉ DE LA PAUVRETÉ.

La croix de Jésus est une folie pour la sagesse du monde ; sa Pauvreté est une dérision pour le siècle et les partisans de son pompeux éclat. Les yeux des hommes nourris dans le faste, le luxe, la mollesse, s'habituent difficilement au spectacle d'un DIEU couché sur la paille et entouré toute sa vie des amertumes de la Pauvreté. Mais ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse aux yeux de DIEU et ce qui paraît abject au monde est grand et sublime aux yeux de la foi. Bossuet, dans son panégyrique de saint François d'Assise, après avoir montré que la Pauvreté est laissée par DIEU sur la terre pour donner à ceux qui sont riches l'occasion de s'enrichir d'un trésor de mérites pour le Ciel, s'indigne de penser qu'on ose mépriser la Pauvreté et, s'adressant à ceux qui la dédaignent, s'écrie : " Je dis, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux ; ce sont eux principalement qui sont les vrais enfants de DIEU. Il prend pour lui les refus et les outrages qu'ils essuient : c'est moi qui les vengerai, s'écrie-t-il, je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux."

Puis s'élevant encore plus haut et considérant que le Fils de DIEU, si riche par nature, s'est fait pauvre par amour pour nous afin de nous enrichir, montrant aux hommes ce roi pauvre, qui, en venant au monde, n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la Pauvreté, ce grand esprit s'enthousiasme, il appelle la Pauvreté *l'Epouse du Roi de gloire*, la Reine que se choisit le DIEU de majesté, qui *ennoblit* tous ceux qui la suivent. Il la regarde comme un *char de triomphe* sur lequel le Fils de DIEU traîne après lui le monde vaincu dans ses idées et dans son faste et il finit par ce cri : " O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume des cieux ; vous êtes les frères, les confidents, les premiers ministres du royaume spirituel que le Sauveur est venu établir, ses vrais amis ; s'il parle aux riches c'est pour foudroyer leur orgueil ; mais à vous ses bons amis, quand il vous parle c'est avec une incroyable consolation d'âme et pour vous proclamer bienheureux."

Qui n'aimerait la Pauvreté après un pareil éloge ? Qui n'aimerait ceux qui la pratiquent ? Qui ne voudrait en

éprouver les humiliations pour en recueillir les gloires ? Qui ne voudrait posséder cette perle obscure et rebutée avant la venue du Fils de Dieu, mais brillante et toute belle depuis qu'il l'a ramassée dans la boue et s'en est paré lui-même ?

Notre séraphique Père saint François avait compris cette beauté et cette richesse de la Pauvreté et il s'écriait dans le transport de son âme :

O ma chère Pauvreté, si basse que soit ton extraction, je ne puis ne point t'estimer depuis que mon Maître t'a épousée.—Ce cri doit sortir surtout du cœur des enfants de ce saint Patriarche, et s'il a été le plus ardent, le plus transporté et, pour le dire après Bossuet, l'amateur le plus désespéré de la Pauvreté, ils doivent au moins marcher de loin sur ses traces et essayer d'imiter ce qu'il a si passionnément aimé.

Quoi de plus grand, quoi de plus noble que de marcher à la suite de Jésus-Christ et de tous les saints, que de rechercher ce qu'ils ont aimé, que de rejeter ce qu'ils ont méprisé !

Consolez-vous donc vous qui manquez de quelque chose, vous ressemblez à Jésus...vous vous rapprochez du Ciel...

Consolez-vous, un grain d'amour de Dieu dans la Pauvreté vaut mieux que toutes les richesses en état de péché ; *toute la beauté de la fille du roi* lui vient non de ses diamants et des honneurs dont on l'entoure, mais *des vertus de son cœur.* (Ps.) Cherchons donc tout d'abord à enrichir notre âme.

Il est véritablement grand aux yeux de l'homme sage, celui qui, pour l'amour de Dieu, dit avec saint Paul en considérant les biens et les richesses de ce monde : *Omnia arbitror ut stercora* je ne fais pas plus de cas de tout cela que si c'était du fumier ; mon cœur est trop noble et trop grand ; je le sens, m'attacher à ces choses périssables, à de telles bagatelles, c'est m'avilir.

P. SIMON.

(A continuer.)

Il a été dit aux Juifs : " Tout endroit que votre pied aura foulé, vous appartiendra. " — Fouler aux pieds, c'est mépriser ; la pauvreté oûle tout aux pieds, par conséquent elle règne sur toute chose.

Saint François.—Prière pour la pauvreté.

LA CONFESSION.

I

Se confesser, c'est d'abord se repentir.

On a dit avec raison : " Il y a une beauté morale dans le remords." Le remords est, en effet, une preuve que nous sommes faits de Dieu et que nous souffrons de tout ce qui altère notre constitution divine. Le remords avec ses craintes, ses alarmes qui ne connaissent pas l'eau de Léthé, est la manifestation de cette vérité plus vraie encore du pécheur que de l'homme :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Mais s'il y a une beauté dans le remords, quelle gloire n'y a-t-il pas dans le repentir ! J'admire Platon quand il définit l'homme : *Une intelligence qui se repent.*

Le remords, après tout, n'est qu'une souffrance, et s'il manifeste notre grandeur, c'est comme les tortures de prison manifestent notre besoin de liberté, comme les hontes du bain révèlent notre besoin d'honneur, comme les spasmes de l'agonie accusent notre besoin de vivre. Le remords n'est qu'une sorte de seconde mort. Et ce nom peut venir de morsure ou de mort. Le repentir c'est bien plus : c'est avec le remords, l'acte de l'âme qui se remplit de douleur à la vue de ses fautes, qui réagit de toute sa force contre la mort, et qui forme la résolution sincère de se corriger.

" Je suis orgueilleux, je m'en repens. J'ai été faible et lâche, j'en ai du regret. J'ai forfait à mes devoirs de chrétien, d'honnête homme, d'épouse, de mère, j'en verse des larmes amères. J'ai offensé Dieu et je me suis révolté contre celui qui est la justice, l'amour ; oh ! je voudrais mourir pour réparer ce crime. Au moins je dis avec saint Paul : " Désormais rien ne me séparera du Christ ; plutôt la mort que le péché."

Quelle gloire dans un tel acte ! Que le poète chrétien a dit avec raison :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels !

II

Qu'est-ce que se confesser ? C'est avouer sa faute et s'en reconnaître coupable.

Savez-vous quel est le mot le plus digne et le plus glorieux que l'homme puisse dire ? C'est : " J'ai eu tort."

“ La première et la plus excellente des victoires, dit Platon, est celle que l'on remporte sur soi-même; la plus honteuse des défaites est celle d'être vaincu par soi-même.”

On a dit : “ L'homme est d'autant plus petit qu'il s'élève davantage. *L'homme n'est grand qu'à genoux!* ” Il est vrai, et plus vrai encore si l'on ajoute à genoux aux pieds du prêtre, à genoux en s'humiliant dans l'humble aveu des péchés commis.

“ Admire qui voudra les vertus de Job, s'écrie saint Grégoire, sa chasteté, sa piété; moi, j'admire surtout l'humble confession de sa misère. C'est une plus grande victoire de découvrir ses fautes que de les éviter. *Gravioris certaminis commissa peccata prodere quam non admitta vitare.* ” (Mor. 10.)

“ D'ailleurs, lorsque je confesse mes péchés, dit l'auteur des *Mémoires de M. Belval*, ce n'est pas au prêtre seul, c'est à Dieu, c'est à la sainte Mère du Sauveur, cette Vierge toujours pure et sans tache, qui n'ayant jamais eu besoin de pardon pour elle-même, le réclame pour moi; c'est à l'archange Michel qui a vaincu le prince de l'iniquité... c'est à tous les saints pour qui la conversion d'un pécheur est un jour de fête.”

La mort se réjouissait lorsque Adam et Eve se cachaient sous les feuilles en se voyant nus. Elle avait sa victoire, elle aiguillait son dard. Mais lorsque le pécheur, loin de se cacher, se découvre avec humilité, lorsque, au lieu de s'excuser, il s'accuse, les anges peuvent dire de sa victoire, comme du triomphe de Jésus : “ O mort ! où donc est ton aiguillon et ta victoire ? ” *Ubi stimulus tuus ?*

III

Se confesser, c'est satisfaire à Dieu et au prochain.

Au moral comme au physique tout mal ne se guérit que par la douleur. Les instruments de la médecine et de la chirurgie n'ont pas été inventés par un génie ennemi de l'humanité. Mais ils sont l'expression de cette loi : Pas de guérison sans douleur.

Or, cette douleur salutaire, il y a pour le malade honneur et gloire à la subir avec courage. Ce n'est pas seulement l'honneur qui s'attache à un acte généreux et héroïque; c'est de plus, la gloire que porte avec lui un acte utile, salutaire, nécessaire.—C'est là ce qui se trouve dans la pénitence. Le coupable reçoit sa peine, il promet d'expier.

C'est peu ; il promet de rendre à Dieu et au prochain tout ce qu'il doit : " Que de restitutions, que de réparations, dit le philosophe de Genève, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques ! "

Après le repentir et l'aveu, la plus grande gloire de l'homme ne consiste-t-elle pas à détruire le mal commis, à le réparer entièrement. Dire : " Je me repens ! " c'est beau. Dire : " Je m'accuse... " c'est beau. Mais dire : " Je veux rendre au prochain ce que j'ai pris ; je veux expier par la pénitence mes péchés, " c'est sublime."

IV

Se confesser, enfin, c'est faire son devoir. Faire son devoir, c'est la devise de l'honneur. Il y a des temps où faire son devoir est le premier degré de l'honnêteté. Aujourd'hui faire son devoir est devenu presque de l'héroïsme.

Eh bien ! se confesser, c'est faire son devoir. Quel qu'il soit l'homme est vassal de Dieu et de l'Eglise : or, les lois de Dieu et de l'Eglise, au sujet de la confession, sont bien connues.

Qu'il est beau l'homme qui peut simplement, mais avec une légitime fierté, vous dire ce mot si simple : " J'ai fait mon devoir. " Ah ! les impies peuvent rire et railler, il est facile de leur fermer la bouche en leur répondant : " Cet homme a la gloire d'avoir fait son devoir. Et vous, méritez-vous le même éloge ? "

O confession, si tu es un tombeau, tu es vraiment comme le sépulcre du Christ, un tombeau glorieux.

V

Et maintenant, que n'aurions-nous pas à dire si nous voulions analyser, non plus les actes du pénitent, mais les grâces qu'il reçoit ?

En se confessant l'on trouve la lumière. On confronte son âme avec la règle de toute moralité et, comme quand on est seul, on se flatte et on se fuit, on prend les conseils d'un autre qui a la conscience et la grâce pour les donner.

En se confessant, on trouve la force ; cette force qui vient de la joyeuse ivresse d'une âme purifiée qui se sent l'amie et l'héritière du ciel ; cette force qui vient de la grâce de Dieu, murmurant doucement à l'oreille du

cœur : Tu n'es plus seul à souffrir. Je suis avec toi. A deux on est plus fort.

En se confessant l'on trouve le pardon. Le coupable se sent réhabilité, il est l'enfant de Dieu. La table sainte a une place pour lui. Il peut regarder le ciel et dire : " Dieu, mon Père."

En se confessant l'on trouve la paix et la joie. Après les joies de l'innocence, les aveux du repentir sont la félicité suprême. Écoutons l'aveu d'un protestant :

" Pour moi, si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Eglise s'attribue, cette puissance, source intarissable de réconciliation, de restitution, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après l'innocence..., il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un fardeau, bien plus que comme un privilège." (1)

VI

Ne devrait-on pas ajouter que la confession assure à l'humanité la santé du corps? La principale cause des maladies consiste dans les excès.

" L'homme ne meurt pas, il se tue." Les sept péchés capitaux sont les sept pourvoyeurs des maladies et de la mort. L'envieux sécrète une bile qui l'échauffe et le dévore : l'avare ruine sa santé par privation ; le gourmand la détruit par l'intempérance. Que dire de l'impureté? Y a-t-il art humain pour guérir ce misérable en qui le vice a tout dévoré? N'est-ce pas la grande maladie du genre humain?

Seule la thérapeutique chrétienne peut la guérir. Le grand remède à la volupté, au suicide, au malaise de notre siècle, c'est le remède qui va au fond de l'âme, qui pénètre dans le cœur, qui brave tous les secrets : c'est la confession.

Elle est, non seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps, un tombeau où l'on trouve, avec la vertu, la force et la santé. *Sepulcrum gloriosum.*

VII

Ils ont cru faire de l'esprit en criant : " Montrons que nous sommes sous un gouvernement qu'on ne confesse pas!

(1) Ernest Naville, Thèse def. à Genève, 1839.

Que sont-ils devenus ? qu'ont ils fait de la France ? Ah ! nous avons vu aussi la Commune qui a pris pour devise : " Je suis un gouvernement qui ne se confesse pas ! "

Les insensés ! ils ont vu la tombe et n'ont pas songé à la résurrection. Et pourtant la chose était assez visible ; il n'y avait qu'à se dire : " Supposez la France entièrement composée de chrétiens, d'hommes qui sachent se repentir, avouer leurs erreurs et s'en corriger ; d'hommes qui sachent faire leur devoir ; — d'hommes qui possèdent la lumière, la force, la paix, la joie de la vertu ! "

Voilà ce qu'elle serait avec des citoyens et des gouvernements qui se confessent.

Voyez, au contraire, ce qu'elle est devenue...

Jadis les luthériens de Nuremberg, effrayés du débordement des vices dont ils étaient témoins depuis l'abolition de la confession, envoyèrent une ambassade à Charles-Quint :

—Sire, nous vous prions de rétablir chez nous la confession.

En 1670, les ministres de Strasbourg émirent le même vœu dans un mémoire qu'ils présentèrent au magistrat.

Il y avait dans cette démarche un acte illogique. Les princes ne peuvent porter des lois comme celle de la confession. Dieu seul peut faire une loi dont il peut seul connaître et sanctionner l'observation. Mais il y avait aussi un grand hommage rendu à la confession, ce tombeau où les sociétés, comme les individus, retrouvent toujours le bonheur et la gloire de la résurrection. *Sepulcrum gloriosum.*

SECOURS POUR LA TERRE-SAINTE.

Dans notre dernier numéro nous avons parlé de la quête du Vendredi-Saint établie par N. S. Père le Pape pour aider les Franciscains en Terre-Sainte. Nous ne doutons pas que cette quête a été abondante, mais la charité des fidèles ne doit pas se borner à un jour dans l'année. Les services que rendent nos Pères franciscains, gardiens fidèles et dévoués des Saints Lieux depuis plusieurs siècles, à tout l'univers catholique sont si grands et si évidents qu'ils doivent toucher nos cœurs, si seule

ment nous voulions y réfléchir quelques moments. Quel est le chrétien qui ne se sent pas le cœur réjoui à la pensée que nuit et jour de saints religieux veillent et honorent les endroits bénis où Jésus naquit, vécut, enseigna, souffrit et mourût pour nous. Nous sentons que la reconnaissance devrait nous conduire en pèlerinage sur cette terre arrosée du sang du Christ au moins une fois dans la vie. Mais nous ne pouvons le faire, ce bonheur ne peut être donné à tous. Alors aimons ceux qui remplissent pour nous ce devoir. Et si nous les aimons véritablement venons leur en aide. Leurs besoins sont grands, le pays est pauvre, eux-mêmes sont encore plus pauvres, et les pèlerins se multiplient, les sanctuaires à garder et à entretenir sont nombreux, les exigences des infidèles, des schismatiques vont en augmentant, il y a contre eux et surtout contre le prosélytisme des protestants, une lutte continuelle où les secours pécuniaires sont très nécessaires.

Il n'est pas un fidèle, pas un tertiaire surtout qui ne soit animé du désir de venir en aide aux bons Pères franciscains. C'est ce que nous croyons sincèrement. Mais peut-être ignore-t-il ce qu'il faut faire ? Nous allons l'indiquer : Il s'est fondé à New-York, aux Etats-Unis, il y a quelques années un commissariat de la Terre Sainte confié aux Pères franciscains de cette ville. Le Père commissaire est le *Très Révérend Père Charles A. Vissani, O.S.F.* 309 West, 52me rue, New-York. Ce commissariat a été établi par le Saint-Père et le Rdmc Père Général Bernardino de Portogruero afin de collecter dans toute l'Amérique les secours que les catholiques voudraient envoyer en Terre-Sainte. Il y a une association de formation. Tous peuvent y être admis membres sur demande en payant vingt-cinq centins par année. Il y a des nombreuses indulgences à gagner que nous indiquerons dans un prochain numéro. De plus, cette association publie toutes les semaines un petit journal en anglais : *Le Pèlerin de Palestine* et le *Messager de Saint-François*, rapportant tout ce qui intéresse sur la Terre-Sainte, pour \$1.50 par année.

Nous engageons fortement nos lecteurs à joindre cette association. Nous nous ferons un plaisir de faire enrôler ceux qui nous feront parvenir la somme de vingt-cinq centins.

Nous reviendrons sur ce sujet.

DONS FAITS AUX EGLISES

Nous avons déjà annoncé que la fraternité du Tiers-Ordre, à Montréal, forcée par l'accroissement du nombre des tertiaires avait décidé de mettre l'église des S. Stigmates en vente et de se procurer une autre église plus vaste. Personne n'ignore que les moyens de la fraternité sont bien restraints pour ne pas dire nuls ; il lui faut avoir recours à la générosité et à la charité des tertiaires, des fidèles en général, et, en particulier à tous ceux qui aiment St-François d'Assise, et s'intéressent à son œuvre sur la terre.

Nous demandons de l'aide, nous tendons la main vers les cœurs généreux afin d'élever un nouveau temple au Seigneur. Pourtant de toutes parts n'entend on pas chaque jour les murmures des gens du monde contre les quêtes si fréquentes, contre l'ennui de ces diverses pieuses industries bazars, loteries, rafles, pèlerinages etc ? Ce n'est que trop vrai. Mais notre pays est si rempli de foi, les Canadiens sont si charitables, aiment tant les œuvres religieuses qui célèbrent bien haut la gloire de Dieu, que tout réussit. C'est que beaucoup comprennent qu'ainsi ils sèment sur la terre pour récolter dans le ciel ; c'est qu'ils se rendent bien compte que c'est là eulement qu'il faut amasser des richesses qu' ni la rouille, ni les voleurs ne peuvent atteindre. Malheureusement un plus grand nombre ne font pas de pareilles réflexions.

Si nous donnons aux églises, soit pour elles, soit pour l'entretien des ministres sacrés, nous ferons acte de religion, puisque, selon la recommandation des *Proverbes* (3, 9), nous ferons servir nos biens en l'honneur de Dieu et que nous témoignerons notre reconnaissance en rendant à Jésus-Christ une partie des biens que nous avons reçus de sa libéralité. Nous ferons aussi acte de justice, puisque c'est une obligation de justice de fournir les choses temporelles à ceux qui nous administrent les choses spirituelles (Matth. 10, 10 ; Luc 10, 7 ; Tim. 5, 18 ; Galat, 6, 6, etc.) Nous ferons enfin acte de charité bien méritoire si par nos libéralités, nous mettons les prêtres et les religieux à même d'entreprendre et de soutenir les bonnes œuvres qu'ils jugeront utiles à la sanctification des âmes dont ils ont la charge.

Si l'esprit de notre temps est opposé à ces libéralités,

rappelons-nous un décret porté en 1215, du temps même de S François, par le quatrième Concile de Latran ; comme les hérétiques vandois et manichéens détournaient de rien donner aux églises ni au clergé, le Concile veut que les évêques, en connaissance de cause, répriment ceux qui s'efforcent malicieusement d'abolir ces pieuses coutumes.

Au contraire, il est tout à fait conforme à l'esprit de foi de faire quelques donations en faveur des églises et des pauvres. Il y eut dans les premiers siècles chrétiens un nombre infini de personnes, et des plus opulentes, qui distribuèrent tout aux pauvres et ne se crurent jamais plus riches qu'après s'être dépouillées de ces fausses et imaginaires richesses. Or, pour donner aux pauvres, on donnait à l'Église, mère et nourrice commune de tous les pauvres, comme nous l'apprend entr'autres l'exemple si connu de S. Laurent. La doctrine des Pères de l'Église sur ce sujet est bien touchante. S. Grégoire de Nazianze représente dans son épître 80^e combien il est avantageux d'amasser, par des legs à l'Église, des trésors incorruptibles dans le ciel, et il propose l'exemple de ceux qui ont donné à l'Église leurs maisons et leurs fonds et sont devenus pauvres pour enrichir la mère commune de tous les pauvres. S. Augustin engage même les pères de famille à faire des legs avantageux aux pauvres et à l'Église, en prenant Jésus-Christ pour cohéritier de leurs enfants et lui laissant une part égale à celle des autres. " S'il a un enfant, disait ce docteur, (*de Diversis*, serm. 49), qu'il regarde le Christ comme son second ; s'il en a deux, qu'il regarde Jésus-Christ comme le troisième ; s'il en a dix, qu'il fasse de Jésus-Christ le onzième. " Une autre fois le même saint disait, en parlant d'un père qu'il supposait avoir perdu son fils : " Votre fils vit ; la foi vous l'assure ; s'il vit, pourquoi ses frères s'emparent-ils de sa part d'héritage ? Mais vous me dites : Est-ce qu'il reviendra la posséder ? Et je vous répons : envoyez-la-lui donc où il se trouve ; il ne peut venir à son bien ; mais son bien peut aller à lui. Si votre fils suivait la carrière des armes, qu'il fût admis à la cour de l'Empereur et qu'il vous dit : vendez mon bien, et envoyez-en-moi le produit, vous le feriez avec empressement. Mais, à plus forte raison, puisqu'il est à la cour du Roi des rois, envoyez-lui donc sa part." On trouve des conseils analogues dans S. Jérôme (*Ep. ad Julianum*,) dans Salvien, etc. Et si les SS. Pères parlaient

ainsi, on ne peut les accuser de l'avoir fait par esprit de cupidité, puisqu'eux-mêmes avaient de leur vivant tout sacrifié, et que bien des fois, pour se conformer aux recommandations de plusieurs conciles, ils refusèrent de recevoir des testaments d'une libéralité vraiment héroïque et qui ne manquerait pas de scandaliser les hommes de peu de foi. C'est ce qu'on peut voir abondamment prouvé dans Thomassin (*Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, tomes VI et VII de l'édition Guérin.)

Lorsque nous vous demandons pour l'Eglise du Tiers-Ordre : c'est un corps religieux comptant des centaines d'âmes priant, jeûnant, se mortifiant, qui vous demandent une aumône. En retour vous participerez à tous les mérites de leurs œuvres, n'hésitez pas, vous recevrez plus que vous donnerez.

CHRONIQUE

Présentation au Pape.— " Le 2 février, le T. R. P. André Lupori, procureur général de l'Ordre, accompagné du R. P. Basile de Greccio, a porté au Saint-Père le cierge traditionnel qu'offrent chaque année les basiliques, les paroisses et les communautés de Rome. Le Souverain Pontife a dit un mot gracieux sur le nouveau couvent de Saint-Antoine qui a son couronnement. Puis, montrant le Père Basile qu'il avait fort bien connu à Pérouse et s'adressant aux prélats qui l'entouraient : " Voici, a-t-il dit, un prédicateur de renom." Ensuite le Pape a demandé des nouvelles du T. R. P. Marcellin de Civezza, définitiveur-général, maintenant fixé à Rome, et il a accordé sa bénédiction à tout l'Ordre."—(*Revue franciscaine.*)

Règles de conduite.—Dans une lettre d'avis écrite par Jefferson à son homonyme Thomas Jefferson Smith, en 1825, le président des Etats-Unis donne les dix règles suivantes :

1. Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.
3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.
4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.
5. La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.
6. Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.
7. Rien de fatigant si c'est fait de bon cœur.
8. Que de chagrins nous ont donné des malheurs qui ne sont jamais arrivés.
9. Prenez toujours les choses par le bon bout.
10. Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes fort en colère.

Extrait d'une lettre du Père Damas, S. J., missionnaire en Palestine, montrant l'ignorance et le fanatisme dont sont remplis les peuples d'Orient que les missionnaires catholiques évangélisent :

“ Singulière population que la nôtre ! Aucune donnée scientifique n'entre dans les appréciations ou les raisonnements. De petits faits, souvent des fables sont la majeure sur laquelle ils basent les syllogismes les plus boiteux.

“ — Il faut convenir que vos papes sont bien avarés, disait un Grec à mon domestique, dans je ne sais quel caravansérail.— Qui vous le fait croire, répondait Salvo ?— Et pourquoi sommes-nous schismatiques, répondait le Grec, sinon parce qu'un de nos patriarches fit un jour de trop grosses dépenses ? Il demanda au pape de les couvrir. Et le pape non seulement s'y refusa, mais chassa les Grecs de l'Eglise universelle. N'est-ce pas dommage ? Si votre pape eût été un peu plus généreux, nous vivrions en bons frères. Cela ne vaudrait-il pas mieux ? ”

“ Ainsi, pour cet homme, le schisme et l'hérésie ont une simple question d'argent. Citez-lui les auteurs profanes et sacrés, l'histoire, les témoignages les plus graves. Est-ce qu'il sait s'il y a une histoire ? Il n'y croit pas ; et, à ses yeux, vos dénégations et vos preuves tombent à faux.

“ Entre Césarée et Sivas, nous déjeunions sous un arbre. Un cul-de-jatte s'approcha. Nous comprimes et lui cédâmes la moitié de notre pain. Salvo avait une petite gourde de vin. Il lui en offrit. Le mendiant recula épouvanté. “ Mais c'est du vin, lui dit le voiturier.— C'est du jus de raisin, ajouta Salvo. ” Impossible de faire comprendre à ce malheureux ce que c'était que du vin. Sans jambes, il n'avait jamais dépassé une certaine périphérie. Il n'avait pas vu de vin. Il en avait peur. Comment le persuader ?

“ Nos hommes de l'Asie Mineure ressemblent à ce prétendu savant qui discutait la foi avec le P. Lacordaire, et ne voulait croire que ce qu'il comprenait. Haussant les épaules, le Dominicain lui répondit : Comprenez-vous comment le feu durcit l'omelette et fait fondre le beurre ? Et il congédia le fat. Impossible d'argumenter avec de telles gens ?

“ Sur la même route, deux négociants arméniens nous rejoignent et s'attachent à nous comme notre ombre. Si notre charrette s'arrête, ils stationnent ; si elle marche, ils emboîtent le pas.— “ Que prétendez-vous donc, leur dit Salvo ?— Nous mettre à couvert derrière vous contre les voleurs. Est-ce que votre maître, d'ailleurs, n'a pas peur d'aller tout seul, répondirent-ils ?— Mon maître n'a pas peur, repartit Salvo. Il aime à aller seul et à régler ses allures à sa convenance. — Comment ! exclamèrent nos belliqueux négociants, il n'a pas peur ?— Peur ! s'écria Salvo, mais il est familiarisé avec le danger. Il a fait la guerre d'Orient et d'autres encore. ” Alors ces hommes de s'extasier, mais pour un motif singulier : “ Et que faisait-il à la guerre, demandèrent-ils ? Ce n'est pas la place d'un prêtre. ” Je ne sais pourquoi Salvo eut l'idée de dire que j'étais médecin. Alors ces hommes admirent ma présence à l'armée. Ainsi, voilà des chrétiens qui admettent les sacrements et ne comprennent pas que la présence d'un prêtre soit parmi les mourants. Encore une fois, argumentez avec ces sots !

“ Rien d'amusant comme les trois ou quatre jours de notre voyage

qui précéderent la fin du ramazan. On sait que le ramazan est le carême des Turcs. Il dure d'une lune à l'autre. Vers la fin du jeûne, l'impatience gagne les croyants, et la première question qu'ils s'adressent, en s'abordant, est invariablement celle-là : As-tu vu la nouvelle lune ?—Les calendriers sont lettre morte pour eux. Si on n'a pas vu la lune, peu importe les calculs de l'astronomie, on continue à jeûner. Un nuage est chose terrible à la fin d'un ramazan. S'il obscurcit la lune deux ou trois nuits de suite, le jeûne se prolonge d'autant. De là ces questions incessantes : As-tu vu la lune.

“ Dans un village où je m'arrêtai pour la nuit, un farceur se mit à crier : J'ai vu la lune. —Emoi général. Tout le monde d'accourir. On regarda ; on y mit de la bonne volonté ; on prétendit voir, et on rompit le jeûne. Je me gardai bien de dire que la nouvelle lune ne paraîtrait que dans vingt-quatre heures ; on m'eût écharpé.—Le lendemain, sur la route chaque passant me disait : As-tu vu la lune ? —Je répondais : Ils l'ont vu hier soir, au village d'où je viens.—Et c'était à qui me bénirait. Il a vu la lune, il a vu la lune, se répétait-on, et on me remerciait.

“ A Constantinople même, l'astronomie n'est pas de jeu. Il faut avoir vu la lune. Heureusement pour les jeûneurs de la capitale, Son Altesse le Cheik-Ulislam, grand maître de tout ce qui est mahométan, entretient partout des émissaires à l'affût de la lune. Si l'un d'eux l'a vue à Bagdad ou à la Mecque, il télégraphie sans retard. Alors le canon retentit ; les minarets s'illuminent. Qui bat du tambourin, qui souffle dans un fifre. On se précipite dans les cafés, on fume, on boit, on mange ; et l'orgie dure trois jours. O lune ! Bienheureuse lune !—As-tu vu la lune ?

“ Je le répète ; disputez avec de tels êtres, au nom de la science, de la raison, de l'expérience. Est-ce qu'ils ont vu tout cela ? Ils ne croient même pas à la lune sans l'avoir vue.”

Mort de Dom Bosco.—Extrait de l'Echo de Fourvières :

“ Nous recevons une douloureuse nouvelle que ne faisaient que trop prévoir nos récentes informations venues de Turin. Le vénérable Dom Bosco a rendu son âme à Dieu, mardi 31 janvier, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, après trente-deux heures d'agonie.

“ Dimanche soir, il avait été frappé d'une attaque de paralysie ; il n'a pas recouvré depuis la connaissance. Plusieurs prêtres de la Congrégation Salésienne, fondée par lui, et Mgr Cagliari, de la même congrégation, vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale, l'assistaient à ses derniers moments.

“ Le corps du vénéré défunt a été exposé dans l'église des Salésiens. Les obsèques ont eu lieu jeudi.

“ Dom Bosco est né en 1815, à Castelnuovo d'Asti ; il avait donc soixante-douze ans. Sa vie n'a été que travail et sacrifice. Sans ressources, sans un centime, il a commencé son œuvre à l'âge de vingt-huit ans, en recueillant une dizaine d'enfants. Aujourd'hui il laisse cent cinquante établissements. Les deux institutions de Turin reçoivent à elles seules trois mille élèves.

“ Et cette œuvre, sans cesse grandissante, ne vit que par la charité au jour le jour. La Providence seule y subvient. Dom Bosco a pensé à l'avenir. Depuis quelques années il a pris un collaborateur qui l'a toujours accompagné : Dom Michele Rua. C'est à ce dernier qu'incombe la charge de diriger les quinze cents missionnaires et tous les enfants répartis en Italie, en France, en Espagne, en Amérique, etc.”

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XV

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS.— SES VERTUS.— SON AMOUR
POUR DIEU.— SA CHARITÉ POUR LES HOMMES.

(1223)

(Suite)

Un homme du monde, de ses amis, ne pouvant s'expliquer une telle ferveur, lui posa un jour cette question : " Père, dites-moi, je vous prie, que faites-vous pendant de si longues heures au pied du Saint-Sacrement ? — Mon fils, répondit le saint, je te le demande à mon tour, que fait le pauvre à la porte du riche, le malade devant son médecin, l'homme altéré devant une source limpide ? Ce qu'ils font, je le fais devant le Dieu de l'Eucharistie : je prie, j'adore et j'aime ! " — " Je prie, j'adore et j'aime, " la vie de François est tout entière dans ces trois mots.

Il ne pouvait souffrir que les églises, où reposait l'adorable Eucharistie, fussent mal tenues ; au besoin, il prenait soin de les nettoyer lui-même. De peur que les pains d'autel ne manquassent ou qu'ils ne fussent mal faits, il avait coutume de porter en mission, pour les paroisses pauvres, un moule artistement gravé. C'est encore à cause de l'Eucharistie qu'il avait pour les prêtres une singulière vénération, devenue traditionnelle dans son Ordre.

Comme il dépeint sa dévotion envers les saints : saint Michel, chef de la milice angélique ; saint Pierre et saint Paul, les princes des apôtres ; et surtout Marie, la bienheureuse Mère de Dieu, qu'il avait choisie pour son avocate auprès de Dieu et pour la patronne de son Ordre ? Il s'imposait chaque année de longs jeûnes en l'honneur des uns et des autres.

Cet amour intarissable et si pur qui remplissait l'âme de François, et qui découlait directement du cœur de Jésus, ne demeurait pas oisif : il se répandait comme un fleuve qui déborde, sur toutes les créatures, plus spécialement sur les déshérités de ce monde (et ils sont toujours le grand nombre !), et jusque sur les blasphémateurs et sur les impies. Que de fois l'inaltérable douceur du Bienheureux guérit ces cœurs ulcérés par la haine ou par le chagrin ! Que de fois il les réconcilia avec le ciel, avec eux-mêmes et avec la société ! Laissons la *Légende des trois compagnons* nous raconter une de ces victoires.

Un jour qu'il se rendait d'Assise à Pérouse, il rencontra sur sa route un manant dont le visage trahissait une violente colère, et qui s'emportait en imprécations de tout genre contre son seigneur, qu'il accusait d'avoir volé tout ce bien. Le serviteur de Dieu s'approche de lui, et le voyant persister dans ses sentiments de haine et de vengeance, il a grande compassion de l'état de son âme. " Mon frère, lui dit-il avec une angélique douceur, de grâce, pour l'amour de Dieu, pardonne à ton seigneur, afin que ton âme soit sauvée.— Moi ! lui pardonner ! réplique cet homme. Je ne le puis, s'il ne me rend ce qu'il m'a dérobé.— Tiens, reprend le saint, je te donne ce manteau, c'est tout ce que j'ai ; de ton côté, je t'en supplie, pardonne à ton maître pour l'amour de Dieu." En même temps, il se dépoille de son manteau et le donne au pauvre paysan, qui, touché de tant de prévenances et vaincu par tant d'amour, abjure tout sentiment de haine et pardonne à son maître.

Saint François se montrait compatissant aux souffrances d'autrui, jusqu'à pleurer avec ceux qui pleuraient, jusqu'à faire des miracles au besoin, comme à Trabé-Bonata, où il changea l'eau en vin pour des ouvriers qui se mourraient de soif (1215). Toutefois, nulle part sa bonté n'était plus admirable qu'à l'égard de ses Frères. Avec quelle charité il s'efforçait de les soulager, soit dans leurs peines intérieures, soit dans leurs souffrances corporelles ! Sa tendresse pour eux n'avait d'égale que sa dureté pour lui-même.

Une nuit, un jeune religieux, torturé par la faim et par l'insomnie, se mit à gémir et finit par s'écrier : " je meurs de faim ! " A ce cri, le bienheureux Père se lève, dresse la table et s'y asseoit avec le pauvre Frère et tous les autres Religieux, afin qu'il ne soit pas humilié de manger seul. Après le repas, il dit à ses Frères : Je vous le dis en vérité, chacun doit tenir compte de ses forces et prendre la nourriture qui lui est nécessaire, afin que le corps rende bon et loyal service à l'esprit. Gardons-nous de deux excès : il ne faut ni trop manger, ce qui nuirait au corps et à l'âme, ni jeûner immodérément, parce que le Seigneur préfère les œuvres de miséricorde à l'observance purement extérieure de la religion. Pour nous, frères bien-aimés, c'est par charité pour notre Frère que nous avons mangé avec lui, et non par caprice ni par nécessité."

Il usa de la même condescendance avec le Frère Syl-

vestre, l'un de ses douze premiers compagnons, qui était miné sourdement par une maladie de langueur. Sachant que Sylvestre avait un vif désir de manger des raisins, mais qu'il n'osait en demander, il le mena dans une vigne voisine, s'assit auprès d'un cep avec lui, cueillit une grappe, la bénit, et la partagea avec le malade. Dieu bénit la délicate charité du Père. Dès que Sylvestre eut mangé sa part de raisin, il se trouva parfaitement guéri.

Un dernier trait plus touchant encore achèvera de peindre cette tendresse toute paternelle du saint Patriarche pour ses Frères. Le Frère Riger de Bologne, qui mérita le titre de Bienheureux, fut quelque temps en proie à la plus horrible des tentations, celle du désespoir : il se croyait reprouvé de Dieu, et s'imaginait que le saint Patriarche le fuyait pour ce motif. Enfin, à bout de forces et de courage, il se dit un jour en lui-même : " Je me lèverai, et j'irai trouver mon Père. S'il me reçoit avec douceur, j'aurai l'espérance que le souverain Juge me sera propice ; s'il agit autrement, ce sera le signe que Dieu m'a rejeté sans retour du sein de sa miséricorde." Il partit sur-le-champ pour le palais épiscopal d'Assise, où François, presque à la dernière extrémité, recevait alors les soins de son auguste protecteur. Le saint, connaissant par révélation l'état d'esprit de son disciple et la cause de son voyage, députa à sa rencontre les Frères Léon et Masséo : " Allez, leur dit-il, allez au-devant du Frère Riger, qui vient ici pour me voir. Embrassez-le pour moi, et dites-lui que, de tous mes frères, il est celui que je chéris le plus tendrement." Léon et Masséo s'acquittèrent de la commission en vrais fils de l'obéissance ; et le Frère Riger, aussitôt affermi dans la foi, se sentit pénétré d'une confiance et d'une joie ineffables. Dès qu'il fut entré dans la chambre de son bienheureux Père, celui-ci, tout languissant qu'il était, se leva de sa couche, courut à sa rencontre, et lui dit en l'embrassant avec effusion : " Mon cher fils, je t'aime du fond de mon cœur, entre tous mes Frères qui sont dans le monde." Puis traçant le signe de la croix sur le front de son disciple, et y collant ses lèvres, il ajouta : " Dieu a permis cette tentation pour le plus grand bien de ton âme ; mais puisqu'elle te semble trop pénible, tu n'auras plus désormais de tentation ni d'épreuve." A dater de cette heure, en effet, Riger recouvra la paix et la joie intérieure, pour ne plus les perdre.

Parmi ses disciples, François comptait des hommes qui

lui étaient supérieurs pour la science ou pour le talent oratoire, tels que le Frère Élie, Alexandre de Halès et saint Antoine de Padoue. Il le savait ; mais loin d'être jaloux de leurs succès, comme il arrive aux esprits étroits ou orgueilleux, il les en félicitait chaudement, et il ne craignait pas de leur dire, en les embrassant avec effusion de cœur : " Mes frères, les bonnes nouvelles que vous m'annoncez me causent une joie semblable à celle qu'on éprouve, quand on respire la bonne odeur qui s'échappe des prairies ou de la vigne en fleur."

Le plus sublime effet de la charité divine, c'est d'offrir le pardon aux coupables, pour les sauver. Notre saint, imitant, autant qu'il le pouvait, l'infinie miséricorde du Sauveur, recommandait aux ministres de l'Ordre d'user de la même condescendance envers leurs sujets. Il allait jusqu'à écrire à Pierre de Catane, alors Vicaire-général (1221) :

" Que le Seigneur soit ta défense, et qu'il te conserve dans son saint amour. Je te recommande d'apporter une telle patience dans le gouvernement de tes Frères, que si l'un d'eux pousse l'audace jusqu'à te frapper, tu reçoives ces mauvais traitements comme une grâce. Aime ceux qui te traiteront de la sorte, et propose-toi, en les aimant, de les rendre meilleurs ; mais n'espère pas les convertir, si Dieu n'y joint sa grâce. Voici à quel signe je reconnaitrai que tu aimes Dieu et que tu as de l'affection pour moi son serviteur et le tien : c'est qu'aucun de nos Frères, si coupable qu'il soit, ne sorte d'auprès de toi sans avoir ressenti les effets de ta bonté. Et s'il ne demande pas le pardon de sa faute, prévien-le, et offre-lui sa grâce ; et, se présentât-il mille fois devant tes yeux, témoigne-lui toujours plus d'affection qu'à moi-même, pour le ramener dans la bonne voie. Et que les autres Frères ne lui jettent point sa faute au visage, et qu'ils ne la publient point sur les toits ; mais qu'ils la tiennent secrète, et qu'ils couvrent leur frère du manteau de la charité. Car, ce n'est pas à ceux qui sont en santé qu'il faut un médecin, mais à ceux qui sont malades. Fais ce que je t'ai mandé. Adieu."

Après avoir lu ces pages, on se demande si une mère elle-même peut avoir pour ses enfants plus d'amour, plus de délicatesse. C'est ainsi que l'aimable François d'Assise mettait le premier en pratique ce conseil qu'il a consigné dans le chapitre VIe de sa Règle : " Si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun ne doit-il pas aimer et nourrir son frère selon l'esprit ? "

(A continuer.)

QUESTIONS CONCERNANT LE TIERS-ORDRE

1° L'indulgence de l'autel privilégié n'est applicable qu'au *défunt pour qui on dit la messe.*—(Revue franciscaine.)

2° *Décret en faveur de ceux qui récitent le petit office de la Sainte Vierge.*

A l'occasion de son jubilé, le Souverain Pontife accorde une indulgence *plénière*, chaque mois, au jour choisi par les fidèles, pour la récitation quotidienne du petit office de la Sainte Vierge en entier; une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines chaque jour pour la récitation du même office; une indulgence de trois cents jours, chaque jour, pour la récitation des Matines et des Laudes.

DEVOTION AU SACRE CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

INTENTION GÉNÉRALE POUR AVRIL 1888

Désignée par Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande et bénie par Sa Sainteté Léon XIII:

LA FRÉQUENTE COMMUNION POUR LES ÂMES PIEUSES.

“ C'était l'hiver, et ils étaient saisis de froid, parce qu'ils négligeaient de s'approcher de ce feu divin qui est Jésus lui-même.” (Aug., *Tract.* 48 *in Joan.*) Ce que saint Augustin disait des Juifs assemblés pour les fêtes de la Dédicace, ne pourrait-on pas le dire aujourd'hui d'une multitude d'âmes, bonnes et même poussées par la grâce vers les pratiques de la piété chrétienne, et qui cependant ne se ressentent que trop, en ces jours mauvais, du froid glacial qui nous environne? Par l'effet de regrettables coutumes, ou d'un vieux reste de ces craintes jansénistes encore vivantes en bien des lieux, elles n'osent se décider à répondre, par la communion fréquente, au plus pressant désir de l'Eglise, au vœu le plus ardent du Cœur de

Jésus. Si elles connaissaient le don de Dieu ! Comme alors elles se hâteraient d'embrasser cette pratique sainte ! Elles l'embrasseraient d'abord pour leur propre bien : jamais, en effet, sans ce remède efficace, elles ne réussiraient à triompher de tant de causes intimes et extérieures qui, de nos jours, affaiblissent et ruinent la piété. Pour le bien des autres ensuite : quel besoin n'avons-nous pas, à cette heure, pour le relèvement des sociétés, de cette prière excellente, de cette réparation généreuse, de ce zèle irrésistible qui ne se puisent ou ne s'apprennent que dans l'union sacramentelle au Cœur de Jésus fréquemment renouvelée !

Que tous les chrétiens pieux se fassent les disciples et les apôtres de cette doctrine salutaire, s'ils veulent arrêter et vaincre l'ennemi qui nous envahit de toutes parts. L'illustre Claire d'Assise, par un mouvement de sainte audace, saisit entre ses mains — nous dit sa légende — le ciboire sacré, et par là elle mit en fuite les Sarrasins qui escaladaient déjà les murs de son monastère. Faisons mieux encore : prenons tous dans nos âmes, par la communion fréquente, le Dieu de l'Eucharistie, et nous ferons reculer les modernes barbares qui, de tous côtés, montent à l'assaut de la société et de l'Eglise.

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les autres intentions.

Je vous les offre, en particulier, pour les âmes qui font profession de piété, afin qu'elles se raniment le plus souvent possible au sacrement même de la piété, dans l'esprit de foi, de dévouement et de zèle.

PROGRÈS DE LA DÉVOTION DU SACRÉ-CŒUR EN CANADA

L'Apostolat de la Prière fait de constants progrès dans les paroisses, les communautés, et les maisons d'éducation ; de nombreux conseils se sont formés dernièrement et font une propagande excellente de la dévotion au Cœur de Jésus et de l'esprit de prière. Les prêtres zélés qui les ont établis dans leurs paroisses sont heureux des magnifiques résultats obtenus ; l'esprit de piété, la fréquente réception des sacrements, le zèle pour le salut des âmes s'y développent rapidement.

La Ligue du Cœur de Jésus pour les hommes prend aussi de grands développements ; elle a été établie dernièrement à Terrebonne, à Boucherville, à Sainte-Marie de Monnoir, à Saint-Ephrem d'Upton, à Notre-Dame de Stanbridge, à Saint-Dominique, à Sainte-Rosalie, etc. C'est une grande consolation pour un pasteur des âmes que de voir ainsi les hommes de sa paroisse réunis en bataillons serrés pour combattre les combats du Christ et de son Eglise, se liguier contre le blasphème et l'intempérance. Les fruits produits ainsi par cette Ligue admirable sont incalculables ; il faut avoir vu les ligueurs à l'œuvre pour s'en bien rendre compte.

Le R. P. Nolin, S. J., le directeur central de la Ligue, vient d'en publier un Manuel ; il suffit de le lire pour juger du bien que la Ligue doit nécessairement faire au sein de nos populations canadiennes.

ADVENIAT REGNUM TUUM.

APPEL A TOUS CEUX QUI AIMENT LE CŒUR DE JÉSUS.

MM. les curés, qui désirent faire fleurir dans leurs paroisses l'esprit chrétien par la réception plus fréquente des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ;

Les RR. PP. Supérieurs et les RR. Mères Supérieures des communautés religieuses, qui désirent promouvoir au sein de leurs communautés l'esprit de ferveur, de régularité, et d'union intime à Notre-Seigneur ;

Les directeurs des collèges, les directrices des couvents, académies et écoles, qui veulent un moyen efficace d'entretenir l'esprit de piété, de travail, et de charité parmi leurs élèves ;

Enfin tous ceux qui désirent un moyen facile et efficace de se dévouer d'une manière spéciale à l'établissement du règne de Jésus dans leurs propres cœurs et dans celui des autres, de pratiquer eux-mêmes, et de répandre la vraie dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ;

Sont respectueusement invités à établir dans leurs églises et maisons respectives, ou à pratiquer eux-mêmes.

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Grande Ligue du Cœur de Jésus, pour le salut des âmes et le triomphe de l'Eglise : Association de prières et de zèle, approuvé par un décret de N. S. P. le Pape LEON

XIII et par Nosseigneurs les évêques : comprenant déjà 39 directions supérieures dans différents pays, 41.136 directions locales, et 15.000.000 d'associés dans toutes les parties du monde.

Ces millions d'associés se consacrent spécialement à servir les intérêts du Cœur de Jésus, à l'encontre des adeptes des sociétés secrètes et des autres ennemis de Notre Sainte Mère l'Eglise.

Leur *devise* est, " Que votre règne arrive."

Leur " Insigne," le scapulaire du Sacré-Cœur, dont l'idée fut donnée à la Bienheureuse Marguerite-Marie par Notre-Seigneur lui-même.

LEURS PRATIQUES sont les TROIS DEGRÉS de l'Apostolat de la Prière, à chacun desquels répond une série de riches indulgences, accordées à l'œuvre par le Saint-Siège.

LE PREMIER DEGRÉ

Comprend tous les fidèles INSCRITS et munis d'un BILLET D'ADMISSION, qui ajoutent à la prière du matin l'offrande de leurs actions, prières et souffrances de la journée aux intentions du Cœur de Jésus, toujours priant et s'offrant lui-même pour nous dans le Sacrifice de l'autel. (Statuts, art. 4.)

N. B. On le voit, cette simple résolution, renouvelée chaque matin, de tout faire, de tout souffrir aux intentions du Cœur de Jésus, crée un esprit d'union avec Jésus, qui nous pénètre de ses sentiments, qui nous fait partager ses désirs, embrasser ses intérêts, et qui surnaturalise toutes nos actions, peines et souffrances en les animant de l'intention la plus noble, du motif le plus agréable à Dieu, à savoir, la charité la plus pure envers le prochain et l'amour le plus désintéressé envers Notre-Seigneur.

LE DEUXIÈME DEGRÉ

Comprend ceux des précédents Associés qui ont accepté, en outre, d'offrir chaque jour au Cœur Immaculé de Marie, UNE DIZAINE DU ROSAIRE pour la conservation du Souverain-Pontife et les autres intentions recommandées chaque mois aux Associés. (Art. 4.)

N. B. Cette pratique a un triple avantage : par elle, nous mettons à profit pour subvenir aux besoins de l'Eglise, notre Mère, l'efficacité spéciale attachée par Notre-Seigneur aux demandes que plusieurs de ses disciples

s'accordent à faire dans une même intention ; en second lieu, elle nous procure auprès du Cœur de Jésus la toute puissante intercession du Cœur de Marie , enfin, elle nous met en état de faire servir, au but apostolique de notre œuvre, la prière éminemment apostolique du saint Rosaire et l'organisation aussi simple qu'efficace du Rosaire vivant.

LE TROISIÈME DEGRÉ

Renferme ceux qui, remplissant au moins les conditions du 1er degré, ont accepté de faire la communion réparatrice hebdomadaire ou du moins mensuelle aux mêmes intentions apostoliques, afin de consoler le cœur de Jésus et de " détourner les fléaux de la divine colère par cette communion perpétuelle et vraiment RÉPARATRICE. " (Bref du 24 septembre 1882.)

Le premier degré est le seul ESSENTIEL ; les deux autres sont fortement recommandés, enrichis d'indulgences, et propres à assurer à la Ligue sa vitalité et sa permanence, à cause de L'ORGANISATION qu'ils permettent d'introduire dans le fonctionnement de la Ligue.

ORGANISATION.

DIRECTION LOCALE.

On appelle Direction Locale, un centre de la ligue établi dans une paroisse, ou une maison d'éducation, sous la juridiction d'un Directeur Local.

Pour former un tel centre, il faut se procurer un Diplôme d'agrégation de cette paroisse, maison d'éducation, etc. du Directeur Supérieur de l'œuvre en Canada, lequel est le R. P. Nolin S. J., Collège Ste-Marie, Rue Bleury, Montréal.

Ce diplôme une fois obtenu, le Directeur Local, qui est de droit le curé de la paroisse, le chapelain de la Communauté, de la Maison d'éducation, etc., peut procéder à l'agrégation des Associés en observant bien les deux conditions suivantes qui sont essentielles pour le gain des indulgences :

1. Inscrire le nom de chaque nouvel Associé sur un Registre qu'il gardera de par lui-même ;
2. Remettre à chaque nouvel Associé, soit par lui-même, soit par l'entremise de Zélateurs ou de Zélatrices. un BR-

LET d'admission fourni par le Directeur Supérieur de la Ligue.

ZÉLATEURS ET ZÉLATRICES.

Pour promouvoir plus facilement et plus efficacement le bon fonctionnement de la Ligue, et diminuer d'autant son travail personnel, le Directeur Local choisit des Zélateurs et des Zélatrices qui, sous sa direction, font connaître plus spécialement la Ligue dans le district, recrutent de nouveaux Associés, leur remettent les Billets d'admission, et en donnent les noms au Directeur pour qu'ils soient inscrits sur le Registre.

Chaque Zélateur ou Zélatrice est ordinairement préposé à une section de 15 ou de 30 Associés du 2^{ième} et du 3^{ième} Degré, et leur distribue au commencement de chaque mois à chacun, un BILLET MENSUEL, devenu comme le mot d'ordre de la Providence.

N. B. Ces Billets Mensuels sont adressés chaque mois avec le "Petit Messenger" du Cœur de Marie à chaque Directeur Local, ou à la Directrice du couvent, de l'Académie etc., pour être livrés aux Zélateurs et Zélatrices, lesquels les distribuent aux associés de leurs Sections. Chaque Petit Messenger contient, outre 32 pages de lectures très intéressantes, 30 Billets-images portant chacun un des 15 mystères du Rosaire, l'Intention Générale du mois, le jour assigné à chaque associé pour la Communion Réparatrice ou que celui-ci se sera choisi lui-même. Prix de l'Abonnement annuel, \$0 50.

Les noms des Zélateurs et des Zélatrices qui ont donné des preuves suffisantes de leur zèle sont envoyés au Directeur Supérieur : celui-ci leur confert un Diplôme de Zélateur (ou de Zélatrice) du Cœur de Jésus avec la Croix-médaille, insigne de leur grade, ce qui leur donne le privilège d'agrèger officiellement de nouveaux Associés à l'Apostolat de la Prière et les met à même de gagner 26 indulgences plénières par année. (Tiré du Manuel.)

Pour plus de renseignements demander par la poste au R. P. Nolin S. J., Collège Ste Marie, Rue Bleury, Montréal, le Petit Manuel de l'Apostolat de la Prière. (Prix franco 10 cts en timbres-poste.)

Le plus grand ennemi de l'homme est sa chair. Elle ne sait pas se rappeler le mal pour le pleurer, ni le prévoir pour le craindre ; sa grande occupation est d'abuser des choses présentes.

Saint-François. — Oracl. et Sentences, j.